

Introduction

Modèle économique, mode de gouvernementalité, violente idéologie transformant le sujet, hégémonie, régime de véridiction, suppression de l'alternative, pousse-à-jour implacable : voilà ce qu'est le néolibéralisme. Pour y voir plus clair, je propose une réflexion économique-politique et une analyse de ces différentes dimensions.

D'aucuns pourraient s'interroger de voir un psychologue-psychanalyste proposer ce type de réflexion. Pourtant, les rencontres cliniques, sans bien évidemment réduire la souffrance psychique aux seuls effets de l'économique, indiquent bien en quoi l'ordre néolibéral produit des effets délétères tant sur les patients que sur l'ensemble de la société en général. J'ai pu ainsi observer leurs manifestations dans tous les domaines, dans l'économie mais aussi bien au-delà. Tant dans le domaine du travail, que dans celui des rapports aux autres qui se trouvent affaiblis, qu'à travers la souffrance dès lors que le sujet ne peut plus s'inscrire suffisamment dans la quête de l'idéal de production-consommation. Et finalement, c'est la subjectivité en général qui est prise par l'hégémonie néolibérale, jusqu'à aboutir à la création d'un sujet néolibéralisé.

Mon objectif est donc de montrer en quoi la formation de celui-ci est le fruit d'une violence massive, qui le saisit, l'isole en brisant le collectif, réduit son inscription politique, broie l'idée même d'une alternative et agit comme force destructrice de son désir. D'abord, je présente un certain constat sur la situation actuelle, je dégage les mécanismes à l'œuvre à l'encontre de la subjectivité

des sujets, que certains pourraient peut-être qualifier d'implacables ou de désespérants. Mais mon travail ne s'arrête pas là, car sans proposer de solution toute faite pour chasser l'ordre néolibéral, je tiens à montrer dans ce livre qu'il n'est pas complètement clos, n'est pas absolument totalitaire et qu'il peut s'échapper malgré tout un reste de sujet désirant qui peut être remobilisé dans une dimension politique.

La spécificité de mon approche psychanalytique (dont les concepts centraux que j'utilise sont définis dans le glossaire) va permettre plusieurs choses. D'abord, je peux dégager certains mécanismes sous-jacents de l'emprise néolibérale, mais aussi des pistes pour comprendre comment le sujet peut y adhérer, plus ou moins volontairement. Mon propos n'est pas en effet de complètement le déresponsabiliser, ce n'est pas seulement un sujet passif qui se laisse complètement faire. Il y trouve aussi un certain intérêt personnel que je développe qui tient surtout en deux points : la promesse de contrôle total de soi et la jouissance de la consommation. Ensuite, l'approche psychanalytique permet de faire des hypothèses sur des éléments qui peuvent expliquer l'échec de mouvements sociaux contestataires (sans les réduire à cela, ou pour autant effacer les déterminants sociopolitiques). Puis, la psychanalyse, qui reste subversive, rappelle qu'une part du sujet, l'inconscient, échappe toujours aux discours dominants et que peuvent exister des éléments trouant le savoir clos du néolibéralisme. Enfin, cette approche permet de remettre sur le devant de la scène la parole du sujet, là où le néolibéralisme tend à l'effacer complètement. Or, la libération de cette parole va aussi passer par un retour à la question du manque à être, qui permet de vider l'idée d'une totalité néolibérale. Ce faisant, elle peut désarrimer le sujet du discours néolibéral et rappeler que la possibilité de se positionner comme sujet politique persiste et peut être remobilisée. Et en réalité, un au-delà de la parole peut exister et s'inscrire comme forme spécifique de désir et de mobilisation du corps.

L'ouvrage comporte quatre chapitres, les deux premiers sont davantage axés sur la question économique, dans une tentative de définir ce qu'est le néolibéralisme, comment il s'est constitué et comment il est soutenu par une certaine « science » économique. Le troisième investigate plus loin les effets subjectifs du néolibéralisme, tandis que le dernier s'intéresse aux pistes qui permettraient de s'y opposer. Mon approche est pluridisciplinaire en s'inscrivant du côté de l'économie, mais aussi de celui de la philosophie politique et donc, de la psychanalyse.

Dans le premier chapitre, je vais essayer de définir plus précisément le néolibéralisme, car le terme est encore souvent utilisé de manière floue, comme pur synonyme de libéralisme ou ultralibéralisme, dont il se différencie pourtant. Pour ce faire, je reviens à sa construction historique. En effet, il s'agit d'une formation au long cours qui présentait au départ plusieurs courants et qui a fait l'objet de nombreuses luttes conceptuelles. J'ai isolé trois temps particuliers afin de montrer des points de bascule et les rapports de force en présence qui ont abouti au néolibéralisme tel qu'on le voit à l'œuvre aujourd'hui. Cela permet de montrer que l'idée dominante, portée par nombre de ses défenseurs, que le néolibéralisme serait une entité naturelle qu'il faut laisser faire n'est qu'une pure construction.

Ensuite, je vais essayer de dégager les spécificités du néolibéralisme. D'abord, je pointe comment il se constitue sur l'envers du libéralisme. En effet, dans celui-ci est développée une « phobie d'État », où son rôle doit être le plus réduit possible pour laisser la plus grande liberté au marché. Au contraire, dans le néolibéralisme, l'État se laisse infiltrer par le marché et devient finalement son serviteur. Une autre différence est que le néolibéralisme constitue une idéologie totalitaire qui s'insinue de manière dissimulée dans tous les domaines et entraîne l'adhésion, plus ou moins volontaire, des sujets à celle-ci. Enfin, c'est une véritable hégémonie qui efface toutes les alternatives, notamment en instrumentalisant le pouvoir scientifique.

Dans le deuxième chapitre, je suis amené à montrer que les tenants du néolibéralisme proposent un vrai régime de véridiction et promeuvent leur idéologie en la faisant passer pour de la science, pure et objective. Pour eux, il faut entendre par science une affirmation de neutralité, qui repose sur du quantitatif, des phénomènes de mathématisation et de recherche constante de méthodologie expérimentale. Pour les économistes néolibéraux (et nombre d'économistes contemporains), l'économie doit devenir une science naturelle exacte. J'en tiens pour preuve le « prix de la Banque de Suède » qui est faussement présenté comme prix Nobel d'économie qui représente un premier jalon de scientificité, renforçant par défaut l'influence du chercheur récompensé. Et il apparaît d'ailleurs que la grande majorité de nommés sont des économistes orthodoxes, anglo-saxons le plus souvent, ce qui soutient l'idéologie néolibérale.

Ce mouvement contemporain d'affirmation de ce type de « scientificité » commence notamment avec Milton Friedman, qui ne s'intéresse plus à la vision du monde dans laquelle se déploie le sujet étudié, mais davantage à une logique économique pure, ce qui facilite l'entrée dans la quête quantitative. Ensuite, l'économie expérimentale qui suivra a encore renforcé cette logique et je montre ce que ces méthodes laissent entrevoir de leur conception du sujet et de la société, ainsi que ce qui peut se perdre pour la science économique, science humaine, si elle se laisse submerger par ces seuls courants. Enfin, je montre comment l'économie comportementale dont une des marques de fabriques est le *nudge*, puis la neuroéconomie viennent (in)directement justifier les préconisations néolibérales en arborant une posture scientifique « neuro » implacable. Le *nudge*, dont je montrerai un lien avec les travaux de propagande de Edward Bernays, (neveu de Freud), apparaît comme un outil utile aux néolibéraux du point de vue politique, gouvernemental. Ici apparaît donc le lien qui se constitue entre « science économique » et politique.

Et finalement, je vais plus loin en considérant que l'œuvre néolibérale apparaît comme véritable *Weltanschauung*, construisant de toutes pièces une réalité où l'alternative économique au néolibéralisme ne peut qu'être dans le faux, l'idéologie et la négation de la « réalité ».

Dans le troisième chapitre, je dégage les conséquences de cette construction d'une « vérité » néolibérale sur le sujet contemporain. Je reprends le modèle de l'entrepreneur de soi proposé par Foucault, en tant que le sujet a intégré les « valeurs » néolibérales dans l'ensemble de sa vie et de sa gestion de celle-ci. Je reviens sur le succès des thérapies cognitivo-comportementales comme exemple paradigmatique de la logique de l'entrepreneuriat de soi, là où le sujet doit améliorer consciemment son comportement, devenir adaptable de son côté, plutôt que de se pencher sur le cadre plus global et s'inscrire dans un mouvement collectif. Il devient sujet isolé, avec le retrait de nombre de constructions collectives (syndicats, sentiment d'appartenance à sa classe...) et une modification du statut de travailleur. Devenu néolibéralisé, il se soumet, souvent volontairement, et dans le même temps malgré lui, à deux « vérités ». La première « vérité » est celle de jouissance (au sens lacanien, voir glossaire); le sujet doit développer son capital certes économique, politique, mais aussi de jouissance qui est supposée être infinie. Et nous sommes devant un pousser-à-jouir sadien, qui fait effet en faisant glisser le sujet jouisseur à une position d'objet joui, tout en maintenant les deux positions conjointement. Tout cela aboutit à un sujet surnuméraire, interchangeable, quantitatif. La seconde « vérité » est politique. L'hégémonie culturelle se met en place par son changement de vocabulaire même, par les modifications des points d'identification (par exemple la fin annoncée de la lutte des classes) et va au-delà en produisant ce que j'appelle le sujet dépolitique. Ce sujet, différent du sujet dépolitisé ou apolitique, apparaît non pas comme un neurasthénique peu investi dans la cité, mais plutôt

comme un sujet marqué par une colère et une souffrance telles qu'il ne parvient plus à articuler un discours. Il est en incapacité de produire une construction idéologique différente, avec de nouveaux signifiants et objectifs qui pourraient échapper au néolibéralisme. Et il me semble que nous avons affaire actuellement à une violence dirigée contre des personnes, hors-symbolique. Je décris plus précisément le rôle de cette violence, en reprenant les propositions de Walter Benjamin afin de permettre de montrer en quoi elle ne peut constituer une action politique efficace.

Après avoir éclairé la force des mécanismes néolibéraux, mon quatrième chapitre peut sembler résolument optimiste. Pourtant, l'existence même des protestations, des souffrances, des décalages du sujet par rapport à l'ordre néolibéral montrent bien que la jouissance ne peut jamais être complète, que la subjectivité ne peut être maîtrisée quelle que soit la puissance de l'idéologie. Et c'est à partir de cette irréductibilité qu'il m'est possible de voir une ouverture. D'abord, la notion même d'inconscient continue à montrer que le sujet reste pour une part inaccessible à lui-même et que de ce fait, l'entrepreneur de soi ne peut jamais être librement à l'œuvre, il persiste du désir qui ne se soumet pas à la jouissance. Ensuite, la manière dont la psychanalyse est traitée par le contemporain montre bien en quoi elle pose difficulté, lorsqu'elle évoque cette impossibilité fondamentale à être un sujet complet, à se maîtriser totalement, sans devoir obéir à la loi de son désir. Et à partir de ma position clinique notamment, m'apparaît en quoi elle peut fonctionner à produire cette ouverture du discours néolibéral. La psychanalyse, hors-valeur, ne reste qu'un exemple de possibilité de réveil du sujet désirant et politique (il ne s'agit pas de dire qu'il faut forcer la population à entamer une psychanalyse). Toutefois, elle apparaît comme un possible devant l'implacable du néolibéralisme. Et en réalité, les esquisses d'une remise en question de celui-ci peuvent se constituer à l'image de l'action psychanalytique en se déployant dans ce que je propose d'appeler un désir du

Introduction

Réel, émergeant d'un outrage du Réel. Il peut apparaître sous la forme de créations hors valeur, artistiques ou politiques, à partir de l'expérience vécue des corps. Et seulement ensuite, la création de nouveaux signifiants peut se faire et produire de nouvelles demandes, susceptibles de bousculer l'ordre néolibéral.

«Le néolibéralisme : une hégémonie totale ?», Simon Dureuil
ISBN 978-2-7535-9833-1 Presses universitaires de Rennes, 2025, www.pur-editions.fr